

Migration et biographie
Allemands en France,
Français en Allemagne après 1945

Actes du colloque international
des 16 et 17 novembre 2001
à Aix-en-Provence

Études réunies par
Thomas Keller

Ce colloque a bénéficié du soutien du Centre Marc Bloch Berlin, du Consulat Général d'Allemagne à Marseille, de la Maison de Tübingen, de la Convention Région/Université, du Conseil Scientifique de l'Université Aix-Marseille I, du Conseil d'UFR LAG-LEA, de l'équipe de recherche EA 852 Civilisation, linguistique et littérature allemandes, Université Aix-Marseille I.

**Médiation franco-allemande
ou intégration réussie ?
Le cas de Joseph Rovan et
d'Alfred Grosser**

Emmanuelle PICARD

CNRS, EHESS, Paris

Alfred Grosser et Joseph Rovan sont depuis plus de trente ans considérés comme les deux grandes figures de la médiation franco-allemande. Leur activité éditoriale, leurs conférences, leurs cours en font les spécialistes incontestés de l'Allemagne en France mais aussi de plus en plus de la France en Allemagne.

Nés tous les deux en Allemagne dans des familles d'origine juive, ils ont dû fuir le pays en 1933 et se sont installés en France encore adolescents. Aujourd'hui, ils se présentent et sont présentés comme les figures archétypales de la médiation franco-allemande, ayant fait de cette double appartenance le cœur de leur travail en faveur du rapprochement entre la France et l'Allemagne. Cependant, à la lecture précise de leurs trajectoires biographiques, on peut s'interroger sur la possibilité et la réalité d'un projet de double appartenance. Au-delà de ce qu'ils revendiquent eux-mêmes au travers de leurs récits autobiographiques, à savoir être membre à part entière des deux communautés, nous verrons qu'ils sont au contraire les exemples d'une intégration parfaitement réussie dans leur pays d'accueil, et que ce n'est qu'à l'issue de celle-ci (et grâce à son succès) qu'il devient possible de construire la figure du médiateur franco-allemand.

Leurs écrits autobiographiques publiés ces dernières années nous fourniront la matière essentielle de cette analyse, à la fois pour les informations qu'ils donnent et pour l'opération d'auto-définition dont ils sont l'objet. Confrontés à d'autres sources biographiques ainsi qu'à l'étude leur production imprimée, ils sont l'occasion de comprendre comment se construit une trajectoire. Il s'agira moins d'analyser les écarts ponctuels entre la reconstruction biographique, objet de leurs mémoires, et la réalité que de s'interroger sur les différentes étapes d'un parcours et le problème de la définition identitaire. La migration impose de se poser la question de l'intégration des individus dans la société d'accueil et la nature des liens conservés avec celle qui a été quittée. Dans le cas de Joseph Rovan et d'Alfred Grosser, la relation paraît d'emblée complexe puisqu'ils se revendiquent, à la fin de leur vie, comme des médiateurs dans tous les sens du terme : à la fois parce qu'ils contribuent à établir la

relation et par le choix d'une position médiane, c'est-à-dire non partisane. Or, l'analyse de leurs trajectoires montre que la construction de médiateur ne s'est pas faite dans un parfait équilibre entre les deux pays, mais qu'elle est la résultante de trajectoires spécifiques.

Considérer leur vie par le biais chronologique permet de restituer les principales étapes de cette opération. Nous nous orienterons dans notre analyse autour de trois moments principaux : l'enfance, l'entrée dans le monde adulte et la maturité¹.

Les années d'enfance et de formation

Tous deux sont issus de la *Bildungsbürgertum* d'origine juive. Le père d'Alfred Grosser est docteur en médecine et poursuit une carrière de pédiatre hospitalier à Francfort-sur-le-Main. Celui de Joseph Rován est docteur en histoire ; rentier, il se consacre à l'étude, à Munich où réside la famille. Ruiné dans les années vingt, il se reconvertit dans le monde de l'entreprise, d'abord à Vienne, puis à Berlin. L'origine juive des deux familles est plutôt diffuse. Les Grosser ne pratiquent pas et les Rosenthal (véritable nom de Rován) se sont convertis au protestantisme dans les générations précédentes. Il s'agit donc de familles de la bourgeoisie allemande sans distinctions particulières, pour lesquelles l'arrivée des nazis au pouvoir constitue une rupture violente, profonde et durable. Selon les récits des deux hommes, la politique antisémite de Hitler est à l'origine de la (re)découverte de leur appartenance juive et entraîne immédiatement le départ. C'est parce qu'il est radié en tant que Juif de l'association des anciens combattants dont il est membre, que le père de Joseph Rován décide de quitter l'Allemagne ; c'est parce que son statut de Juif interdit au père d'Alfred Grosser d'exercer à l'hôpital, qu'il choisit l'exil. L'affirmation de l'identité juive s'accompagne d'une négation de l'identité allemande, et par là de l'identité tout court dans des familles totalement assimilées. Le choix du départ indique l'aptitude des deux familles à envisager la reconstruction d'une autre identité et les capacités à assumer le déplacement et la reconstruction qu'il induit. Cela est d'autant plus à souligner qu'en partant, la rupture avec le statut précédent est totale : elle est en effet à la fois identitaire et linguistique, mais aussi familiale et amicale, et surtout sociale et financière.

Le choix de la France comme patrie d'accueil n'est pas le fait du hasard. C'est d'abord la proximité de la langue, que les deux pères parlent bien et d'une culture qu'ils connaissent. Cette attirance pour la France doit avoir une importance d'autant plus grande que ce pays n'offre pas de perspectives professionnelles particulièrement intéressantes. Le père d'Alfred Grosser ne peut

¹ L'analyse de leur trajectoire dans le détail a été faite dans le cadre de notre thèse de doctorat d'histoire, *Des usages de l'Allemagne. Politique culturelle française en Allemagne et rapprochement franco-allemand, 1945-1963. Politique publique, trajectoires, discours*, Institut d'Études Politiques de Paris, 1999.

y faire valoir ses diplômes et n'obtient que l'autorisation d'ouvrir un sanatorium pour enfants. Celui de Joseph Rován se contentera d'une petite affaire de dératation, lui permettant à peine de faire vivre sa famille.

L'arrivée en France est donc une fracture, d'autant plus importante qu'il ne semble pas que le retour ait été envisagé. Les enfants des deux familles sont inscrits directement dans des écoles françaises et doivent en quelques semaines acquérir les premières notions de leur nouvelle langue. Puis rapidement, il leur faudra envisager la poursuite d'études permettant de subvenir aux besoins familiaux. Dans les deux cas, les pères ont insisté sur la nécessité d'une intégration rapide et complète².

Dans les récits autobiographiques écrits par Joseph Rován³ et Alfred Grosser⁴, cette rupture définitive et totale avec leur existence allemande a constitué la principale de leur chance. Elle impliquait en effet de reconstruire une nouvelle identité, tout en offrant la liberté de rompre avec les contraintes héritées de leur milieu d'origine. Ainsi Alfred Grosser imagine-t-il qu'il aurait fait des études de médecine s'il était resté en Allemagne, ce qui devient improbable en France. Certes, il y a eu rupture mais pas de véritable déclassement social. La perte d'une situation professionnelle ne peut à elle seule entraîner la disparition de l'ensemble des capitaux des deux jeunes garçons, et bien au contraire les rend sans doute particulièrement aptes à intégrer la position de bons élèves qui s'orientent vers des études longues. Aucun des deux ne doit en effet abandonner le lycée pour l'apprentissage et bien au contraire, ils excellent rapidement dans leur cursus scolaire. En ce sens, ils ne rompent pas avec la tradition familiale, mais contribuent à la perpétuer. S'il n'y a pas de *Bildungsbürgertum* en France dans laquelle ils pourraient se fondre, ils ont cependant immédiatement le profil des enfants de classes moyennes supérieures intellectuelles. Tous deux reçoivent rapidement des distinctions scolaires : le prix de français en 6^e pour Alfred Grosser, la participation au concours général de français en 1^{er} pour Joseph Rován. Ils seront tous deux bacheliers, licenciés d'allemand, diplômé de l'École libre des sciences politiques pour Rován, agrégé d'allemand pour Grosser. Ils finiront leur carrière comme professeur d'université. Par ailleurs, cette intégration scolaire et sociale se lit également dans leur participation au scoutisme pour Grosser et aux rencontres de Contadour autour de Giono pour Rován.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, les deux jeunes hommes sont incontestablement assimilés. Grosser est Français depuis 1937 et même si Rován ne le sera qu'en 1945, pour des raisons pratiques, il ne semble pas avoir été en marge de ses camarades du lycée Carnot. Le signe durable de cette intégration est certainement le choix qu'ils font tous deux du français comme langue principale de leurs écrits, l'allemand étant essentiellement réservé aux articles qu'ils donneront à la presse allemande à partir des années

² Le père de Grosser meurt très rapidement.

³ Joseph ROVAN, *Mémoires d'un Français qui se souvient d'avoir été Allemand*, Seuil, Paris 1999.

⁴ Alfred GROSSER, *Une vie de Français*, Flammarion, Paris 1997.

cinquante. De même, les références intellectuelles et littéraires qu'ils mobilisent dans leurs récits autobiographiques sont françaises. On peut s'interroger sur leur rapport à la culture allemande qui transparait très peu dans leur production et dont ils semblent même se tenir à distances⁵.

C'est donc en Français qu'ils abordent la Seconde Guerre mondiale, qui correspond pour l'un et l'autre à l'entrée dans l'âge adulte⁶.

La construction des réseaux et les choix professionnels : l'entrée dans l'âge adulte

Dire que la guerre a joué un rôle notable d'inflexion dans leurs trajectoires n'induit pas qu'ils soient différents des Français de leur génération, bien au contraire. D'une certaine façon, ils sont de parfaits exemples des effets induits par les conditions spécifiques des années de l'Occupation. Cette dernière, essentiellement par le biais de la Résistance, a été l'occasion de se constituer des réseaux sociaux et intellectuels très efficaces dans la France de la Libération et de la Quatrième République. Nous verrons par la suite comment Joseph Rován a ainsi créé des liens qui seront déterminants dans sa trajectoire ultérieure. Pour Alfred Grosser, c'est plutôt le renouvellement des cadres journalistiques, l'ouverture des années de l'immédiat après-guerre dans le domaine de la presse qui seront les facteurs décisifs d'inflexion de ses choix. Mais pour l'un comme pour l'autre, les effets à long terme des bouleversements induits par la guerre vont jouer à plein comme pour nombre de leurs contemporains. Les solidarités nées de l'expérience de la clandestinité et leur perpétuation dans les structures intellectuelles, politiques et administratives ne sont plus aujourd'hui à démontrer. En ce sens, la guerre a multiplié les possibilités offertes et dans le cas d'Alfred Grosser et de Joseph Rován elle a certainement permis que leur intégration soit définitive, en achevant de diluer ce qui aurait encore pu les marquer comme Allemands.

La question de la judaïté n'est pas centrale dans leur expérience de l'occupation. Certes, elle entraîne Grosser à se faire baptiser clandestinement mais cela n'est jamais de sa part présenté comme une rupture avec un statut antérieur. Sans parler non plus d'une "régularisation", il revendique d'avoir toujours gardé ses distances avec le catholicisme pratiquant, cette intégration parmi les catholiques se poursuivra par le biais de contacts étroits et nombreux avec nombre d'entre eux après la guerre. La conversion de Rován est, elle, au contraire revendiquée haut et fort et marque à ses yeux son intégration définitive dans la confession dont il se sent le plus proche. Mais cette expérience religieuse est sans lien apparent avec la situation des Juifs.

⁵ Quant au regard sur la culture allemande, nous renvoyons à notre thèse d'histoire, *Des usages de l'Allemagne, op. cit.*, et surtout au chapitre IX.

⁶ Alfred Grosser est plus jeune que Joseph Rován : le premier est né en 1925, le second en 1918. Cependant, pour tous les deux, l'expérience de la guerre marque nettement le passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Lorsqu'il sera arrêté et envoyé à Dachau en 1944, c'est comme résistant et non comme Juif.

Là où l'expérience de la guerre reste le plus profitable, c'est quand elle fournit à l'un et l'autre la porte d'entrée dans des réseaux intellectuels puissants. Joseph Rován fait durant les premières années de la guerre des rencontres décisives en les personnes de Jean-Marie Soutou et de Henri-Iréné Marrou, tous deux proches d'Emmanuel Mounier et de sa revue *Esprit*. Il poursuit ses contacts avec cette partie du catholicisme français par le biais de l'équipe de *Témoignage Chrétien*. En s'intégrant à ces groupes, Joseph Rován fait plus que trouver une nouvelle famille spirituelle. Il entre également dans le processus d'élaboration intellectuelle de nouvelles doctrines d'action, inspirées pour une large part du catholicisme mais pas seulement. Il va faire la connaissance de l'équipe de l'École des cadres d'Uriage, participer à "Jeune France" et à tout un ensemble de réflexions sur le rôle et la formation des cadres dans la France de demain.

Il est toujours délicat de qualifier précisément ce groupe très engagé dans une réflexion sur la modernisation à mener après la fin de la guerre, en ce sens que ses membres ne se revendiquent pas explicitement d'une école ou d'une association officielle. Les nombreux travaux qui existent aujourd'hui sur l'administration de la France après la Libération, la presse, le monde intellectuel ont permis de mettre à jour une sorte de nébuleuse composée d'individus ayant des liens étroits entre eux et des pré-supposés intellectuels similaires. Les plus célèbres d'entre eux sont Hubert Beuve-Méry, directeur du *Monde*, Emmanuel Mounier (qui meurt en 1950 mais laisse une équipe à la tête d'*Esprit* qui poursuit son travail), Simon Nora, membre de la haute administration, Joffre Dumazedier et Henri Chombart de Lauwe, sociologues... Ils seront les fers de lance de la planification, du développement de l'éducation populaire, de la renaissance de la sociologie et de la science politique, de la modernisation administrative entre autres. Leur influence est d'autant plus grande qu'elle ne s'affiche pas au grand jour, mais passe par une multitude de canaux dont, et non des moindres une partie de la presse et des grandes écoles.

C'est dans ce milieu puissant et actif que Joseph Rován et Alfred Grosser vont s'intégrer rapidement. Le premier, nous l'avons vu, dès les années d'occupation. Le second, avec un peu de retard lié à son jeune âge, à partir de 1947. Cette insertion peut se lire dans un certain nombre de leurs activités. Joseph Rován fait partie du groupe fondateur de *Peuple et Culture* aux côtés de Joffre Dumazedier, association qui s'impose progressivement comme expert de la culture populaire. Alfred Grosser entre au Comité français d'échanges avec l'Allemagne nouvelle créé par Emmanuel Mounier en 1948, dont il devient la cheville ouvrière. Ils publient l'un et l'autre dans un certain nombre de revues appartenant de près ou de loin à cette mouvance, avant d'"entrer" au *Monde* dans les années soixante. Ils font alors partie de ceux qui produisent les discours à destination des élites, d'autant plus qu'ils enseignent pour Grosser à Sciences Po et pour Rován à l'ENA.

Leurs carrières professionnelles sont à l'époque le reflet de cette intégration à la fois à la société française et à ces réseaux. Pour l'un et l'autre, il était envisageable de débiter leur vie professionnelle grâce à leur connaissance de l'allemand. C'est dans ce sens qu'ils passent l'agrégation : Grosser y est reçu en 1947, Rovan recalé à l'oral en 1950 mais, titulaire d'une licence d'allemand, il pourrait néanmoins enseigner. Pourtant, ni l'allemand ni l'Allemagne ne vont constituer la trame de leur vie active. Pour Rovan, l'abandon est très précoce et directement lié à ses expériences durant l'Occupation. La licence présentée en 1939 est très loin quand, en 1945, il rentre de Dachau. Il a alors trois possibilités. Le monde d'*Esprit* où il assure l'intérim comme secrétaire de rédaction en 1945, *Peuple et Culture* alors en plein développement et enfin une proposition faite par Edmond Michelet, qu'il avait connu à Dachau, de s'occuper du problème des prisonniers allemands. Il fera simultanément les trois, avant d'accepter en 1947 la direction du bureau d'éducation populaire au sein de l'administration française en Allemagne occupée. Il s'y rend en qualité d'expert ès éducation populaire, même si sa maîtrise de l'allemand est un atout incontestable. Mais l'expérience ne dure que trois années, à l'issue desquelles il transforme l'essai : spécialiste reconnu de tout ce qui touche à l'éducation populaire, il part en Italie pour réaliser une enquête pour l'UNESCO sur les perspectives ouvertes en ce domaine par le développement de la télévision. Il rentre en France en 1958 pour retrouver Edmond Michelet au ministère de la Justice, tout en continuant ses activités au sein de *Peuple et Culture*.

L'abandon de l'allemand prend plus de temps pour Alfred Grosser, sans doute parce qu'il est tout jeune au sortir de la guerre et moins intégré à l'époque dans des réseaux susceptibles de lui offrir des alternatives. Il commence une thèse de germanistique à la Sorbonne sous la direction d'Edmond Vermeil tout en assurant des charges de cours à l'université, puis à Sciences Po. Les raisons de son abandon d'une carrière plutôt bien engagée — il est assistant à la Sorbonne — ne sont pas très claires. Il semblerait qu'une forme de désaccord se soit produite entre lui et son directeur de thèse, avec la parution de son ouvrage *L'Allemagne de l'Occident* en 1953 chez Gallimard. Ce livre se veut une présentation de l'Allemagne depuis 1945 sous une forme accessible au grand public. En choisissant de publier une synthèse non universitaire, Alfred Grosser sort des cadres du travail d'un assistant de germanistique. Le fait est que sa carrière de germaniste s'arrête alors et qu'il profite de la création d'un troisième cycle de sciences politiques à l'Institut d'études politiques de Paris en 1956 pour se reconvertir. De plus, ce changement disciplinaire s'accompagne également d'un abandon de l'Allemagne comme objet de son travail scientifique. Il ne devient pas à Sciences Po, dans les premières années, le spécialiste de l'Allemagne qu'il aurait pu être.

C'est donc sans l'Allemagne que les deux hommes commencent et réussissent leur vie professionnelle. Celle-ci n'est cependant pas totalement absente de leur préoccupation, et ils lui consacrent une très grande part de leur activité de publiciste. En effet, ils acquièrent progressivement l'étiquette de spécialiste de l'Allemagne contemporaine par le biais de leurs publications

et de leurs articles dans les revues et la presse. Ils l'enseignent aussi de façon marginale, c'est-à-dire sans qu'elle soit jamais centrale, ni surtout unique. Leur capacité à s'imposer comme les voix autorisées sur ce pays n'est liée à aucune reconnaissance universitaire mais au contraire à leur proximité des réseaux dont nous avons déjà parlé et en particulier au monde de la presse et des revues, et qui leur permettent d'accéder à une véritable audience. Cette réussite est également rendue possible par le désengagement de plus en plus grand des germanistes universitaires sur ces questions. Les années cinquante voient en effet la germanistique française se refermer sur des objets culturels et littéraires, essentiellement empruntés au passé allemand⁷. Dès lors, à l'exception des très rares correspondants permanents des journaux en Allemagne, personne en France ne peut leur contester cette qualification de spécialistes, pour laquelle la maîtrise de la langue (et donc de la production allemande) a joué un rôle déterminant. S'ils contribuent à l'époque à promouvoir les réalisations encore confidentielles en faveur du rapprochement franco-allemand, ils ne sont pas les seuls.

À la fin des années cinquante, les deux hommes épousent des Françaises qui ne parlent pas allemand et qui n'ont aucun lien avec le pays. Bien au contraire, ces mariages sont l'occasion dans leurs mémoires respectifs de réaffirmer leur ancrage dans la France profonde. À cette date, ils occupent l'un et l'autre des positions sociales et professionnelles qui sont le reflet de la réussite de leur intégration dans les élites françaises et leur double identité n'a plus d'existence. Comme une partie de leur génération, ils ont participé à l'émergence de nouvelles figures de professionnels, plus experts qu'universitaires, et plus publicistes que scientifiques. Là encore, ils ne sont pas différents d'un Joffre Dumazedier ou d'un Jean-Marie Domenach, qui sont à la fois leurs contemporains et leurs amis.

La maturité ou la revendication de la double identité

C'est la maturité qui va être l'objet d'un réinvestissement de cette bi-appartenance. L'inflexion a lieu sur le plan professionnel, au début des années soixante-dix, quand il sera question de régulariser leurs statuts. On peut s'interroger sur les effets d'une moindre fluidité sociale ou sur les opportunités ouvertes par la réforme des universités. Il semble bien qu'il soit alors nécessaire de consolider la position de spécialiste avec la reconnaissance institutionnelle que seule l'université peut définitivement procurer. C'est l'Allemagne qui sera l'objet de cette "régularisation", signe de leur réussite à s'imposer comme les voix autorisées à son sujet mais aussi effet de carrières dans lesquelles il n'y avait pas de vraie reconnaissance possible. En tant que spécialiste d'éducation populaire, Joseph Rovin ne pouvait pas prétendre à plus que sa position d'expert au sein de *Peuple et Culture*, association qu'il

7 Cf. Emmanuelle PICARD, "Une discipline en voie de respectabilisation : la germanistique française au milieu du XX^e siècle", *Lendemains*, 2002 (à paraître).

quitte d'ailleurs dans les années soixante-dix. De son côté, Alfred Grosser est confronté à une discipline qui cherche encore les modalités de sa qualification scientifique, la science politique. Le réinvestissement de l'Allemagne, par le biais des germanistes qui s'ouvrent alors à de nouvelles problématiques civilisationnistes, constitue la solution la plus efficace.

Cette opération de légitimation est rendue possible par la création de la thèse sur travaux. Celle-ci permet de parvenir au rang de professeur des universités en faisant l'économie de la thèse d'État. Et surtout, dans ses premières années, cette procédure n'est pas encore strictement définie, les travaux pris en compte pouvant être de différentes natures. Alfred Grosser soutient la sienne en 1971 autour de deux de ses ouvrages : *Au nom de quoi ? Fondements d'une morale politique* (paru en 1969) et *L'Allemagne de notre temps* (paru en 1970). Son jury est pluridisciplinaire : présidé par Jean-Baptiste Duroselle, il comprend Raymond Aron, Georges Vedel, Pierre Bertaux et Robert Minder. Soit un historien, un philosophe, un politiste et deux germanistes dans l'ordre d'énonciation. Les travaux choisis ne rendent pas compte de son activité de politiste, essentiellement tournée vers la vie politique française et les relations internationales. Aucun des deux ouvrages n'a de prétention théorique, ni même synthétique. Dans ce travail d'auto-définition que constitue la thèse sur travaux, le choix d'A. Grosser est celui de l'éclectisme, associant travaux de réflexion générale (la morale en politique) et production destinée à un grand public éclairé (tableau de l'Allemagne contemporaine). Cependant, la réapparition du thème allemand dans cette procédure de légitimation intellectuelle, alors même qu'il s'agit d'un ouvrage généraliste, marque bien cette volonté de réinvestir la spécialité à l'Allemagne ; de même que la présence de deux germanistes, et non des moindres, dans le jury.

Ce "retour aux origines" est encore plus marqué chez J. Rován. Il intervient à l'issue d'une procédure d'intégration progressive au sein de l'enseignement supérieur, rendue là aussi possible par les transformations que connaît l'université dans les années post-68. Il devient tout d'abord professeur associé à la nouvelle université de Vincennes (Paris VIII) où il peut valoriser sa double compétence de spécialiste de l'Allemagne et de l'éducation populaire. Cependant, sa position est loin d'être assurée dans l'institution, puisqu'il n'y est qu'associé. Ses collègues l'incitent à soutenir une thèse sur travaux, ce qui sera chose faite en 1979 devant un jury de germanistes présidé par Pierre Bertaux. La synthèse de ces travaux, présentée à cette occasion, a pour titre *Contribution à l'explication réciproque historique et politique de la France et de l'Allemagne*. Deux ans plus tard, il est titularisé comme professeur de langue et de civilisation germaniques à l'Université de Paris III.

Ce recentrage tardif sur l'Allemagne a lieu à une époque où leur position de médiateur franco-allemand s'affirme dans toute sa force. Ils sont dorénavant les deux experts systématiquement mobilisés par les médias dès qu'il est question de ce pays. Un indice fort de cette reconnaissance est l'attribution en 1975 à Alfred Grosser du prix des libraires de Francfort. Ils développent alors plus en profondeur leur argumentaire de la médiation : partie prenante

des deux pays à la fois, ils revendiquent la capacité à la neutralité et à l'énonciation d'un discours distancié et critique tant sur la France que sur l'Allemagne. Cette situation de médiation revendiquée comme celle du juste équilibre confère à leurs discours le statut de vérité, parce que non partisane et bien informée.

En fait, la position de médiateur résulte alors d'un brouillage à plusieurs niveaux, principalement politique et identitaire. Celui-ci n'est cependant possible qu'au terme d'une construction personnelle d'abord française, car l'acceptation et la reconnaissance dans le champ intellectuel national est la condition *sine qua non* pour produire une parole autorisée. L'assimilation aux couches intellectuelles françaises a été parfaitement réussie, grâce en particulier aux capitaux initiaux et à l'intégration dans des réseaux efficaces et dominants après la Seconde Guerre mondiale. L'affirmation finale d'une position de médiateur, particulièrement sensible dans leurs écrits autobiographiques publiés ces dernières années, est le reflet de leur capacité à comprendre les modes de fonctionnement du champ intellectuel français et à les incorporer. Plus que médiateurs franco-allemands, ils sont à ce titre de parfaits exemples des carrières intellectuelles réussies de la France de la seconde moitié du siècle, et c'est davantage à cette aune qu'il nous semble falloir les considérer.